Deuxième Année. — N° 8. Août 1911.



LA GNOSE

REVUE MENSUELLE

CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOMMAIRE

ADMINISTRATION

10, rue Jacob, PARIS (VIe)

ABONNEMENTS : France (un an) **8** fr. Étranger (un an) **10** fr.

Le numéro : **1** fr.

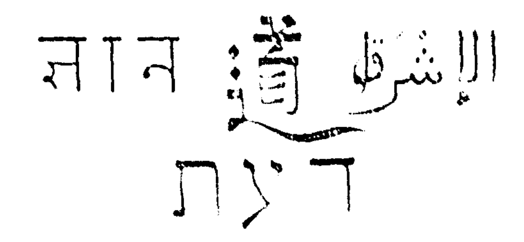
AVIS IMPORTANT

Les Abonnements partent du 1er Janvier seulement.

Toute personne s'abonnant dans le courant d'une année reçoit les numéros parus depuis le commencement de cette année.

L'Administration de La Gnose est transférée 10, rue Jacob.

Deuxième Année. — N° 8. Août 1911.



LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Directeur :
PALINGENIUS

Rédacteur en Chef :
MARNES

Secrétaire de la Rédaction :
MERCURANUS

ADMINISTRATION : 10, rue Jacob, PARIS (VIe).
Adresser toute la correspondance à M. A. Thomas, 10, rue Jacob.

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

PRÉSAGES ASTROLOGIQUES

POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE 1911

Mars, maître de la dixième maison, celle des souverains, et de la cinquième, celle de la diplomatie, arrive en ce mois à l'opposition de Mars du thème de l'année, en Ve maison, sur le seuil de la XIIe maison, celle des inimitiés, en mauvais aspect d'Uranus, de l'ascendant radical, et de la VIIe maison (celle de la guerre), et, comme sa marche se ralentit, cette position déplorable persévère tout le mois. Elle suffirait pour indiquer un esprit belliqueux, tout opposé aux atermoiements diplomatiques, impatient de combats et disposé aux provocations brusques.

Le reste de la configuration ne fait que confirmer et aggraver ce malheu-

reux présage : Saturne, maître des VIIe et VIIIe maisons (celles des guerres meurtrières), vient se poser exactement en aspect de sesquiquadrature au Soleil, qu'il régit en VIe maison ; il s'approche en même temps de la position où l'on vient de voir Mars, qu'il suit d'assez près, en parcourant la XIe maison (celle des alliances), en quadrature de plus en plus exacte au méridien, à la Xe maison, et à la Lune, maîtresse de l'ascendant. Il annonce ainsi que le peuple va s'opposer violemment, non seulement aux négociations internationales pour la paix, mais aussi aux Souverains et à tout le reste de la population, troublant la société d'agitations anarchiques constantes, contre lesquelles la guerre pourrait paraître un remède.

Enfin, le Soleil au fond du ciel, avec Mercure et Vénus, tous deux rétrogrades, et maléficiés par Mars, montrent l'autorité des gouvernements affaiblie au dedans, leur sécurité menacée au dehors.

Les signes d'où ces afflictions proviennent désignent la France, l'Angleterre, l'Irlande, l'Asie Mineure, l'Allemagne (Nord et Sud), la Grèce, la Perse, la Pologne, la Russie, la Belgique et les États-Unis ; c'est une agitation générale très dangereuse, surtout à la fin du mois. Jupiter et Vénus, qui peuvent seuls garantir la paix, s'affaiblissent graduellement.

Le mois s'ouvre par des négociations internationales actives, dérangées le 2 par une menace subite de rupture, et vers le 5 par une surexcitation passagère (l'Espagne, le Maroc et l'Irlande sont alors les causes principales de surexcitations).

Dans cette première semaine, les agitations populaires sont aisément réprimées par l'énergie des Souverains.

A partir du 8, les difficultés graves surgissent entre les nations et pour la sauvegarde de leurs intérêts les plus pressants ; les alliances se resserrent ; la diplomatie devient impuissante ; les tendances belliqueuses s'accentuent avec l'ambition et la hardiesse des Souverains ; la guerre devient menaçante ; cette tension dure jusqu'au 16, qui semble apporter une accalmie de quelques jours (on s'entend alors sur quelque concession coloniale du 16 au 19).

A l'intérieur, les Souverains, menacés d'impopularité (du 7 au 10), reprennent au contraire la confiance des populations, plus que celle des assemblées.

De nouvelles difficultés internationales surgissent vers le 21 ; l'ambition, la fierté patriotique s'exaltent, la guerre menace plus que jamais d'éclater, en même temps que les séditions populaires intérieures (en Turquie, en Grèce, en Égypte, en Autriche, en France, en Angleterre et aux États-Unis ; le Japon même y paraît intéressé).

Cette crise, correspondant à l'entrée du Soleil dans la Balance, dont il sera parlé un peu plus loin, s'étend jusqu'à la fin du mois, qui s'achève dans une surexcitation croissante, apaisée seulement un peu les 28 et 29.

La situation intérieure n'est pas plus heureuse ; des séditions violentes du peuple contre les Souverains sont probables surtout vers les 23, 25 et 27 du mois.

La santé publique est sérieusement menacée par les mêmes influences ; des épidémies intestinales, le choléra peut-être et la corruption du sang typhoïde, peste) sont à craindre, surtout au début du mois, du 10 au 15

(qui au contraire apportera une bonne amélioration), et vers les derniers jours. Des accidents sont à craindre dans la journée du 15 (explosions ou éboulements), et des incendies sérieux dans la dernière semaine ; peut-être aussi des tremblements de terre à la même époque, dans l'Est de l'Europe.

Le mois sera très favorable aux inventions des ingénieurs, et leur mentalité sera tenue en activité ; la dernière partie du mois sera notamment propice à l'aviation ; mais il faudra craindre les accidents le 19 et les jours voisins.

Pour la France, les menaces de ce mois sont tout spécialement et gravement dangereuses ; les deux planètes néfastes, Mars et Saturne, s'attardent dans la VIIIe maison de son thème fondamental (la plus dangereuse de l'horoscope pour la vie), tandis que le Soleil, Vénus et Mercure viennent en sa XIIe maison, qui est aussi la VIIIe dans la progression de l'année.

Jupiter, en son ascendant (et IXe maison de progression, celle des colonies), qui pourrait la protéger, est paralysé par l'apparition de Saturne, qui afflige en même temps sa VIIIe maison (radicale), le signe de fortune générale, et son méridien qui porte le Soleil.

La guerre, extérieure et civile, semble donc mettre notre existence même en péril.

Les menaces graves du début surprennent le gouvernement, qui ne paraît pas à la hauteur de la situation ; cependant, le patriotisme et la diplomatie bien conduite, assurant des alliances utiles, nous sauvent, du 2 au 4, des plus grands périls, sans les faire disparaître cependant.

Un soulèvement de la population paraît possible en même temps, mais elle est contraire aux agitations anarchistes ou socialistes.

Du 5 au 8, des négociations impuissantes relatives aux colonies, et des conditions inacceptables, réveillent vivement et utilement l'esprit belliqueux de la nation menacée sérieusement ; un apaisement nouveau et favorable à la France succède à ces émotions, du 8 au 10. La Lorraine, la Prusse, la Russie, l'Asie Mineure, paraissent particulièrement intéressées à ces mouvements. A l'intérieur, le gouvernement est fort contre les menaces du peuple, contraire à la fortune publique et désapprouvé généralement par la population.

La crise internationale reprend vers le 11, et s'accentue fortement les 14 et 15 ; l'énergie du gouvernement, d'accord avec le Parlement, en a raison encore, en même temps que d'un soulèvement populaire menaçant dans ces derniers jours et le 18.

Les mêmes dispositions assurent le calme jusqu'au 21 ; mais alors, et peut-être à la suite d'une décision malheureuse du Parlement, une rupture d'alliances (à propos de colonies) nous expose brusquement à de sérieux dangers. Le peuple les augmente encore par son attitude violemment hostile contre tous : gouvernement, assemblée et nation.

Dans l'incertitude du gouvernement, qui hésite entre les divers partis, il semble, d'après les configurations, que, sur la pression de la bourgeoisie surtout (commerçants, industriels, financiers, etc.), des alliances nouvelles et heureuses sont ménagées (avec la Russie, la Grèce et la Pologne), que l'assemblée y est assez favorable, mais que le gouvernement ne les accepte

et ne les contracte que sous la pression d'une nouvelle menace brusque et dangereuse de l'extérieur (toujours pour les colonies) ; la situation en est aussitôt détendue ; mais le gouvernement, devenu impopulaire, est encore menacé de quelque agitation intérieure

Le dernier jour du mois amène brusquement de nouvelles menaces qui vont assombrir tout le début du mois d'octobre. La situation de Mars dans les Gémeaux (signe d'air) et du Soleil, maître de notre maison X dans la Balance (autre signe d'air), où se trouve notre ascendant, peut faire penser que l'aviation nous protégera des dangers les plus grands.

Espérons que cet effort du génie national assurera complètement notre salut et la paix, que Jupiter et Vénus nous promettent si difficilement.

Les époques les plus nuisibles à la santé publique sont les suivantes : le 8 (quelques fièvres), du 10 au 15 (choléra à craindre), vers les 20, 21 et 22, les 24 et 27, les 29 et 30.

Des accidents sont à craindre tout particulièrement vers le 15 (sur les chemins de fer ou en mer, incendies surtout), vers le 28 (plutôt par explosion, ou encore des incendies).

C'est un mois où l'activité intellectuelle sera très vive ; mais elle sera tournée en même temps vers des utopies dangereuses pour la fortune publique jusque vers le 25, époque où, au contraire, les esprits s'assagiront.

Les passions seront très vives tout le mois, qui sera tout à fait défavorable au mariage et à la paix domestique.

Le Soleil entre dans l'équinoxe d'automne le 23 septembre (à 16 heures 27 minutes). C'est une des quatre époques que les astrologues considèrent spécialement, comme une sorte de progression de l'année, annonçant les événements spéciaux du trimestre correspondant. Celle-ci nous présage un automne bien troublé, comme on vient de le voir par les derniers jours de septembre.

Son thème présente Mars au milieu du ciel, sur l'étoile ambitieuse Aldébaran, en aspect plutôt maléfique à la plupart des autres planètes et à l'ascendant, en même temps que Saturne maléficie le Soleil, Jupiter et Uranus

C'est toujours la même menace très sérieuse de guerres internationales et de soulèvements anarchiques un peu partout (en France, en Angleterre, en Prusse, en Autriche, en Turquie, en Russie).

L'automne sera probablement aussi exceptionnellement chaud et orageux.

Si le Ministère actuel a survécu aux dangers qui le menacent en août, il aura encore une peine extrême à se maintenir en septembre : Saturne, maître de son ascendant, est tout le mois en quadrature, à la fois, à cet ascendant, à son Soleil (maître de la VIIe maison, dans la Ve) et à Vénus (maîtresse de la VIIIe maison, dans la VIIe), c'est-à-dire qu'il est gravement et continuellement menacé par les négociations internationales, la guerre et les séditions populaires.

Le 29, le Soleil (en VIIe maison) est en quadrature à son Soleil (en VIe) ; Mars est en semiquadrature à son Mars le 13, et opposé au milieu de son ciel le 18.

La Lune, passant aussi le 13 sur Saturne et Mars si maléfiques, semble désigner ce jour comme le plus néfaste pour lui dans tout le mois.

F.-Ch. Barlet.

A PROPOS DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

(Suite)

Nous avons déjà dit que, pour nous, le Grand Architecte de l'Univers constitue uniquement un symbole initiatique, qu'on doit traiter comme tous les autres symboles, et dont on doit, par conséquent, chercher avant tout à se faire une idée rationnelle (1) ; c'est dire que cette conception ne peut rien avoir de commun avec le Dieu des religions anthropomorphiques, qui est non seulement irrationnel, mais même antirationnel (2). Cependant, si nous pensons que « chacun peut attribuer à ce symbole la signification de sa propre conception philosophique » ou métaphysique, nous sommes loin de l'assimiler à une idée aussi vague et insignifiante que « l'Inconnaissable » d'Herbert Spencer, ou, en d'autres termes, à « ce que la science ne peut atteindre » ; et il est bien certain que, comme le dit avec raison le F.·. Nergal, « si personne ne conteste qu'il existe de l'inconnu (3), rien absolument ne nous autorise à prétendre, comme quelques-uns le font, que cet inconnu représente un esprit, une volonté ». Sans doute, « l'inconnu recule » et peut reculer indéfiniment ; il est donc limité, ce qui revient à dire qu'il ne constitue qu'une fraction de l'Universalite; par suite, une telle conception ne saurait être celle du Grand Architecte de l'Univers, qui doit, pour être vraiment universelle, impliquer toutes les possibilités particulières contenues dans l'unité harmonique de l'Être Total (4).

(1) Voir *L'Orthodoxie Maçonnique*, 1re année, no 6, p. 107.

(2) Ce que nous disons ici de l'anthropomorphisme peut s'appliquer également au sentimentalisme en général, et au mysticisme sous toutes ses formes.

(3) Ceci, bien entendu, par rapport aux individualités humaines considérées dans leur état actuel ; mais « inconnu » ne veut pas nécessairement dire « inconnaissable » : rien n'est inconnaissable lorsqu'on envisage toutes choses du point de vue de l'Universalité.

(4) Il ne faut pas oublier que, comme nous l'avons déjà fait remarquer à maintes reprises, la possibilité matérielle n'est qu'une de ces possibilités particulières, et qu'il en existe une indéfinité d'autres, chacune d'elles étant

Le F.·. Nergal a raison encore lorsqu'il dit que souvent « la formule du Grand Architecte ne correspond qu'à un vide absolu, même chez ceux qui en sont partisans », mais il est peu vraisemblable qu'il en ait été de même chez ceux qui l'ont créée, car ils ont dû vouloir inscrire au fronton de leur édifice initiatique autre chose qu'un mot vide de sens. Pour retrouver leur pensée, il suffit évidemment de se demander ce que signifie ce mot en lui-même, et, à ce point de vue précisément, nous le trouvons d'autant mieux approprié à l'usage qui en est fait qu'il correspond admirablement à l'ensemble du symbolisme maçonnique, qu'il domine et éclaire tout entier, comme la conception idéale qui préside à la construction du Temple Universel.

Le Grand Architecte, en effet, n'est pas le Démiurge, il est quelque chose de plus, infiniment plus même, car il représente une conception beaucoup plus élevée : il trace le plan idéal (1) qui est réalisé en acte, c'est-à-dire manifesté dans son développement indéfini (mais non infini), par les êtres individuels qui sont contenus (comme possibilités particulières, éléments de cette manifestation en même temps que ses agents) dans son Être Universel ; et c'est la collectivité de ces êtres individuels, envisagée dans son ensemble, qui, en réalité, constitue le Démiurge, l'artisan ou l'ouvrier de l'Univers (2). Cette conception du Démiurge, qui est celle que nous avons précédemment exposée dans une autre étude, correspond, dans la Qabbalah, à l'*Adam Protoplastes* (premier formateur) (3), tandis que le Grand Architecte est identique à l'*Adam Qadmon*, c'est-à-dire à l'Homme Universel (4).

Ceci suffit à marquer la profonde différence qui existe entre le Grand Architecte de la Maçonnerie, d'une part, et, d'autre part, les dieux des diverses religions, qui ne sont tous que des aspects divers du Démiurge. C'est d'ailleurs à

également susceptible d'un développement indéfini dans sa manifestation, c'est-à dire en passant de la puissance à l'acte (voir en particulier *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, nos 2 à 6).

(1) « L'Architecte est celui qui conçoit l'édifice, celui qui en dirige la construction », dit le F.·. Nergal lui-même, et, sur ce point encore, nous sommes parfaitement d'accord avec lui ; mais, si l'on peut dire, en ce sens, qu'il est véritablement « l'auteur de l'œuvre », il est pourtant évident qu'il n'en est pas matériellement (ou formellement, d'une façon plus générale) « le créateur », car l'architecte, qui trace le plan, ne doit pas être confondu avec l'ouvrier qui l'exécute ; c'est exactement, à un autre point de vue, la différence qui existe entre la Maçonnerie spéculative et la Maçonnerie opérative.

(2) Voir notre étude sur *Le Démiurge*, 1re année, nos 1 à 4.

(3) Et non pas « premier formé », comme on l'a dit quelquefois à tort, et en commettant un contresens manifeste dans la traduction du terme grec *Protoplastes*.

(4) Voir *Le Démiurge*, 1re année, no 2, pp. 25 à 27.

tort que, au Dieu anthropomorphe des Chrétiens exotériques, le F.·. Nergal assimile *Jéhovah*, c'est-à-dire יהוה, l'Hiérogramme du Grand Architecte de l'Univers lui-même (dont l'idée, malgré cette désignation nominale, demeure beaucoup plus indéfinie que l'auteur ne peut même le soupçonner), et *Allah*, autre Tétragramme dont la composition hiéroglyphique désigne très nettement le Principe de la Construction Universelle (1); de tels symboles ne sont nullement des personnifications, et ils le sont d'autant moins qu'il est interdit de les représenter par des figures quelconques.

D'autre part, d'après ce que nous venons de dire, on voit que, en réalité, on n'a fait que vouloir remplacer la formule anciennement en usage, « A la Gloire du Grand Architecte de l'Univers » (ou « du Sublime Architecte des Mondes », au Rite Égyptien), par d'autres formules exactement équivalentes, lorsqu'on a proposé d'y substituer ces mots : « A la Gloire de l'Humanité », celle-ci devant alors être comprise dans sa totalité, qui constitue l'Homme Universel (2), ou même : « A la Gloire de la Franc-Maçonnerie Universelle », car la Franc-Maçonnerie, au sens universel, s'identifie à l'Humanité intégrale envisagée dans l'accomplissement (idéal) du Grand Œuvre constructif (3).

---

(1) En effet, symboliquement, les quatre lettres qui forment en arabe le nom d'ALLaH équivalent respectivement à la règle, à l'équerre, au compas et au cercle, ce dernier étant remplacé par le triangle dans la Maçonnerie à symbolisme exclusivement rectiligne (voir *L'Universalité en l'Islam*, 2e année, no 4, p. 126).

(2) Il va sans dire que, en fait, chaque individu se fera de l'Humanité intégrale une conception qui sera plus ou moins limitée, suivant l'étendue actuelle de sa perception intellectuelle (ce que nous pourrions appeler son « horizon intellectuel ») ; mais nous n'avons à considérer la formule que dans son sens vrai et complet, en la dégageant de toutes les contingences qui déterminent les conceptions individuelles.

(3) Nous devons faire remarquer que le premier précepte du Code Maçonnique est exactement formulé ainsi : « Honore le G.·. A.·. de l'U.·. », et non pas : « Adore le G.·. A.·. de l'U.·. », ceci afin d'écarter jusqu'à la moindre apparence d'idolâtrie. Ce n'en serait, en effet, qu'une apparence, car, comme le prouvent d'ailleurs les considérations que nous exposons ici, la formule impliquant l'adoration serait suffisamment justifiée par la doctrine de l' « Identité Suprême », qui, envisagée dans ce sens, peut s'exprimer en une équation numérique (littérale) bien connue dans la Qabbalah musulmane. D'après le Qorân lui-même, Allah « commanda aux Anges d'adorer Adam, et ils l'adorèrent; l'orgueilleux Iblis refusa d'obéir, et (c'est pourquoi) il fut au nombre des infidèles » (ch. II, v. 32). — Une autre question, connexe à celle-là, et qui serait intéressante, au double point de vue rituélique et historique, pour déterminer la signification et la valeur originelles du symbole du G.·. A.·., serait de rechercher si l'on doit régulière-

Nous pourrions nous étendre encore beaucoup plus longuement sur ce sujet, qui est naturellement susceptible de développements indéfinis ; mais, pour conclure pratiquement, nous dirons que l'athéisme en Maçonnerie n'est et ne peut être qu'un masque, qui, dans les pays latins et particulièrement en France, a sans doute eu temporairement son utilité, on pourrait presque dire sa nécessité, et cela pour des raisons diverses que nous n'avons pas à déterminer ici, mais qui aujourd'hui est devenu plutôt dangereux et compromettant pour le prestige et l'influence extérieure de l'Ordre. Ce n'est point à dire, pourtant, qu'on doive pour cela, imitant la tendance piétiste qui domine encore la Maçonnerie anglo-saxonne, demander l'institution d'une profession de foi déiste, impliquant la croyance en un Dieu personnel et plus ou moins anthropomorphe. Loin de nous une pareille pensée ; bien plus, si une pareille déclaration venait jamais à être exigée dans une Fraternité initiatique quelconque, nous serions assurément le premier à refuser d'y souscrire. Mais la formule symbolique de reconnaissance du G.·. A.·. de l'U.·. ne comporte rien de semblable ; elle est suffisante, tout en laissant à chacun la parfaite liberté de ses convictions personnelles (caractère qu'elle a d'ailleurs en commun avec la formule islamite du Monothéisme) (1), et, au point de vue strictement maçonnique, on ne peut raisonnablement rien exiger de plus ni d'autre que cette simple affirmation de l'Être Universel, qui couronne si harmonieusement l'imposant édifice du symbolisme rituélique de l'Ordre.

T Palingénius.

---

ment dire : « A la Gloire du G.·. A.·. de l'U.·. », suivant l'usage qui avait prévalu dans la Maçonnerie française, ou bien, selon la formule anglaise : « Au Nom du G.·. A.·. de l'U. . » (I. T. N. O. T. G. A. O. T. U.).

(1) Il ne faut pas confondre « théisme » avec « déisme », car le Θεὸς grec comporte une signification beaucoup plus universelle que le Dieu des religions exotériques modernes ; nous aurons d'ailleurs plus tard l'occasion de revenir sur ce point.

L'IDENTITÉ SUPRÊME DANS L'ÉSOTÉRISME MUSULMAN

LE TRAITÉ DE L'UNITÉ

(RISÂLATUL-A*H*ADIYAH)

par le plus grand des Maîtres spirituels
MO*H*YIDDIN IBN ARABI

(*Suite et fin*)

Si quelqu'un demande : « Qu'est-ce que c'est que la jonction sans la jonction, la proximité sans la proximité, ou l'éloignement sans l'éloignement ? » la réponse est : Je veux dire que, dans l'état que tu appelles « proximité » (qurb), tu n'étais pas autre que Lui — qu'Il soit exalté. Tu n'étais pas autre que Lui, mais tu ne connaissais pas ton « proprium » : tu ne savais pas que tu étais Lui et non pas toi. Lorsque tu arrives à Allah, c'est-à-dire lorsque tu te connais toi-même « sans les lettres de la connaissance » (1), tu connaîtras que tu es Lui, et que tu ne savais pas auparavant si tu étais Lui ou non (2). Lorsque la connaissance (El-*I*rfân) te sera arrivée, tu sauras que tu as connu Allah par Allah, non par toi-même. Prenons un exemple : Supposons que tu ne sais pas que ton nom est Ma*h*mûd, ou que tu dois être appelé Ma*h*mûd — car le vrai nom et celui le porte sont, en réalité, identiques. Or, tu t'imagines que tu t'appelles Mo*h*ammad ; mais, après quelque temps d'erreur, tu finis par savoir que tu es Ma*h*mûd et que tu n'as jamais été Mo*h*ammad. Cependant, ton existence continue (comme par le passé), mais le nom Mo*h*ammad est enlevé de toi ; cela est arrivé parce que tu as su que tu es Ma*h*mûd et que tu n'as jamais été Mo*h*ammad. Tu n'as pas cessé d'être Mo*h*ammad par une extinction de toi-même (El-fanâ *a*n nafsika), car cesser d'exister (fanâ) suppose l'affirmation d'une existence antérieure. Or, qui affirme une existence quelconque hormis Lui, donne un associé à Lui — qu'Il soit béni, et que Son nom soit exalté.

(1) Par la synthèse transformée et vivifiée des connaissances détaillées et précisables.

(2) Mes manuscrits diffèrent beaucoup les uns des autres. Dans quelques-uns, je lis : «.... si tu étais Lui ou bien un autre que Lui ». Ailleurs je trouve : «.... si tu étais Lui ou que Lui était autre que Lui ». Une troisième catégorie de manuscrits donne : «... si tu étais Lui ou que Lui était Lui ». La confusion n'est qu'apparente, car la tradition est, comme nous le verrons plus tard, qu'Il est la Gnose et que la Gnose est Lui. On voit Dieu par l'œil de Dieu.

(Dans notre exemple), Ma*h*mûd n'a jamais rien perdu. Mo*h*ammad n'a jamais vécu (mot à mot : respiré, *nafasa*) dans Ma*h*mûd, n'est jamais entré dans lui ou sorti de lui. De même Ma*h*mûd par rapport à Mo*h*ammad. Aussitôt que Ma*h*mûd a connu qu'il est Ma*h*mûd et non Mo*h*ammad, il se connaît, c'est-à-dire il connaît son « proprium », cela par lui-même et non par Mo*h*ammad. Celui-là n'était pas. Comment aurait-il pu informer d'une chose quelconque ?

Donc, « celui qui connaît » et « ce qui est connu » sont identiques, de même que « celui qui arrive » et « ce à quoi on arrive », « celui qui voit » et « ce qui est vu » sont identiques. « Celui qui sait » est Son attribut (çifa) ; « Ce qui est su » est Sa substance ou « nature intime » (*dât*). « Celui qui arrive » est Son attribut : « Ce à quoi on arrive » est Sa substance. Or, la qualité et ce qui la possède sont identiques. Telle est l'explication de la formule : Celui qui se connaît, connaît son Seigneur. Qui saisit le sens de cette similitude comprend qu'il n'y a ni union (jonction ou arrivée) ni séparation. Il comprend que « Celui qui sait » est Lui, et que « Ce qui est su » est encore Lui. « Celui qui voit » est Lui ; « Ce qui est vu » est encore Lui. « Celui qui arrive » est Lui ; « Ce à quoi on arrive » dans l'union est encore Lui. Aucun autre que Lui ne peut se joindre à Lui ou arriver à Lui. Aucun autre que Lui ne se sépare de Lui. Quiconque peut comprendre cela est tout à fait exempt de la grande idolâtrie (1).

La plupart des initiés qui croient connaître leur « proprium » ainsi que leur Seigneur et qui s'imaginent échapper aux liens de l'existence disent que *la Voie* n'est praticable ou même visible que par « l'extinction de l'existence » (El-fanâ) et par « l'extinction de cette extinction » (Fanâ-el-fanâ'i). Ils ne dogmatisent ainsi que parce qu'ils n'ont point compris la parole du Prophète — qu'Allah prie sur lui et le salue. Comme ils ont voulu remédier à l'idolâtrie (qui résulte de la contradiction) (2), ils ont parlé tantôt de « l'extinction », c'est-à-dire celle de l'existence, tantôt de « l'extinction de cette extinction », tantôt de « l'effacement » (El-ma*h*w) et tantôt de « la disparition » (El-içtilâm). Mais toutes ces explications reviennent à l'idolâtrie pure et simple, car quiconque avance qu'il existe quoi que ce soit autre que Lui, laquelle chose s'éteint par la suite, ou bien parle de l'extinction de l'extinction de cette chose, un tel homme, disons-nous, se rend coupable d'idolâtrie par son affirmation de l'existence présente ou passée d'un

---

(1) Mot à mot : l'idolâtrie de l'idolâtrie, *Shurkus-Shurki*.

(2) L'idolâtrie de la bi-existence (le dualisme) n'a échappé à aucun théologien islamite qui a pensé en arabe. Cette langue est algébrique, de sorte que l'étude de sa grammaire est, pour ainsi dire, l'exposition du mécanisme de la pensée. Il est difficile de faire un faux raisonnement en arabe sans faire des fautes de syntaxe, de lexique ou autres. La perspicuité de la phrase arabe est la meilleure preuve de la sainteté de cette langue, c'est-à-dire de sa primordialité ou de son édénisme. Dans le chinois, et en partie dans le malais, on trouve des choses analogues.

autre que Lui (1). Qu'Allah — que Son nom soit exalté — les conduise, et nous aussi, dans le vrai chemin.

(Vers :) Tu pensais que tu étais toi. — Or tu n'es pas et tu n'as jamais existé. — Si tu étais toi, tu serais Le Seigneur, le second de deux ! — Abandonne cette idée, — Car il n'y a aucune différence entre vous deux par rapport à l'existence. — Il ne diffère pas de toi et tu ne diffères pas de Lui. — Si tu dis par ignorance que tu es autre que Lui, — Alors tu es d'un esprit grossier. — Lorsque ton ignorance cesse, tu deviens doux, — Car ton union est ta séparation et ta séparation est ton union. — Ton éloignement est une approche et ton approche est un départ (2). — C'est ainsi que tu deviens meilleur. — Cesse de faire des raisonnements et comprends par la lumière de l'intuition, — Sans quoi t'échappe ce qui rayonne de Lui (3). — Garde-toi bien de donner un partenaire quelconque à Allah, — Car alors tu t'avilis, et cela par la honte des idolâtres.

Si quelqu'un dit : « Tu prétends que la connaissance de ton « proprium » est la Gnose, c'est-à-dire la connaissance d'Allah — que Son nom soit exalté ; — l'homme est autre qu'Allah, dût-il connaître son « proprium » (4); or, celui qui est autre qu'Allah, comment peut-il Le connaître ? comment peut-il arriver jusqu'à Lui ? » la réponse est : « Qui connaît son « proprium » connaît son Seigneur » (5). Sache que l'existence d'un tel homme n'est ni la sienne, ni celle d'un autre, mais celle d'Allah (6) (sans une fusion quelconque de deux existences en une), sans que son existence entre dans Dieu, sorte de Lui, collatère avec Lui ou réside dans Lui. Mais il voit son existence *telle qu'elle est* (7). Rien n'est devenu qui n'a pas existé

(1) C'est-à-dire : il est dualiste, car il croit à la bi-existence de ce qui existe.

(2) *Fa waçluka hijrun wa hijruka waçlum — Wa bu'duka qurbun wa qurbuka bu'dun.*

(3) Lecture incertaine ; je traduis ce dernier vers au hasard.

(4) La nuance accentuée vient du traducteur ; mot à mot, on lit : Celui qui connaît son « proprium » est autre qu'Allah.

(5) L'auteur répond, à son tour, par la formule dogmatique. Cette attitude dans la discussion est facile à comprendre ici.

(6) C'est-à-dire : il est devenu parfaitement fataliste. Il connaît sa destinée, c'est-à-dire sa raison d'être dans l'économie universelle, sa place dans la hiérarchie de tous les êtres. Il exécute *volontairement* sa mission cosmique. Il est dans l'obéissance directe, ce qui donne à son progrès l'harmonie des lignes. Cet abandon à la Volonté d'Allah est « l'Islam ».

(7) *Bihalihi*, c'est-à-dire : il voit sa place dans l'ordre. Maintenant, l'ordre est tel que tout est chacun et chacun est tout. Chaque place, chaque « détail » comporte tout l'ensemble, et tout l'ordre se retrouve dans chaque place. C'est pourquoi chaque chose qui est à sa place, si infime qu'elle soit, représente la totalité. Qui est dans l'ordre est l'ordre lui-même. Or, Dieu est l'ordre.

auparavant (1), et rien ne cesse d'exister par un effacement, extinction ou extinction d'extinction. L'annihilation d'une chose implique son existence antérieure. Prétendre qu'une chose existe par elle-même signifie croire que cette chose s'est créée elle-même, qu'elle ne doit pas son existence à la puissance d'Allah, ce qui est absurde aux yeux et aux oreilles de tous. Tu dois bien noter que la connaissance que possède celui qui connaît son « proprium », c'est là la connaissance qu'Allah possède de Son « proprium », de Lui-même, car Son « proprium » n'est autre que Lui. Le Prophète — qu'Allah prie sur lui et le salue — a voulu désigner par « proprium » (*nafs*) l'existence même. Quiconque est arrivé à cet état d'âme, son extérieur et son intérieur ne sont autres que l'existence d'Allah, la parole d'Allah (2); son action est celle d'Allah, et sa prétention de connaître son « proprium » est la prétention à la Gnose, c'est-à-dire à la connaissance parfaite d'Allah (3). Tu entends sa prétention, tu vois ses actes, et ton regard rencontre un homme qui est autre qu'Allah (comme tu te vois toi-même autre qu'Allah), mais cela ne provient que du fait que tu ne possèdes pas la connaissance de ton « proprium ». Donc, si « le Croyant est le miroir du croyant » (4), alors il est Lui-même (par sa substance, ou par son œil) (5), c'est-à dire par son regard. Sa substance (ou son œil) est la substance (ou l'œil) d'Allah ; son regard est le regard d'Allah sans aucune spécification (*keïfiyah*) (6). Cet homme n'est pas Lui selon ta vision, ta science, ton avis, ta fantaisie ou ton rêve, mais il est Lui selon sa vision, sa science et son rêve (7). S'il dit :

---

(1) Nous considérons ce traité comme la meilleure exposition de la pensée islamo-sémitique, à cause de sa négation du temps et du progrès. Sans cette notion, on ne peut rien comprendre de la *vivante immobilité*, laquelle, sous différentes nominations, est le principe de l'art, de la magie, du moral et de l'ésotérisme.

(2) Ailleurs, en d'autres manuscrits, on trouve : « ... sa parole est la parole d'Allah », ce qui est plus conforme à la tradition.

(3) Variante : « ... sa prétention de connaître son « proprium » est la prétention divine à Se connaître Soi-même. » Autre variante : « ... sa prétention à la Gnose est la connaissance de son « proprium ». »

(4) *El-mu'minu mir'atul-mu'mini*, célèbre tradition qui peut s'interpréter de différentes manières, car *El-mu'min* = le croyant est aussi un nom d'Allah). On peut lire : le croyant est le miroir du croyant, ce qui est l'interprétation socialo-morale ; ou : le croyant est le miroir du Croyant, ce qui est l'idée dans l'ordre psychologique. Celle que nous avons préférée dans le texte est l'idée dans l'ordre métaphysique.

(5) *Biaïnihi ;* Aïn = œil, puis source, substance ; s'emploie ordinairement dans le sens de « même », ainsi que les expressions : *binafsihi*, *bidâtihi*, etc.

(6) Mot scolastique tiré de la particule *keïf* = comment.

(7) Il est inutile de dire aux lecteurs de *La Gnose* qu'il est Lui selon Sa vision.

« Je suis Allah », écoute-le attentivement, car ce n'est pas lui, mais Allah Lui-même qui (par sa bouche) prononce les mots : « Je suis Allah ». Mais tu n'es pas arrivé au même degré de développement mental que lui. Si tel était le cas, tu comprendrais sa parole, tu dirais comme lui et tu verrais ce qu'il voit.

Résumons : l'existence des choses est Son existence sans que les choses soient. Ne te laisse pas égarer par la subtilité ou l'ambiguïté des mots, de sorte que tu t'imagines qu'Allah soit créé. Certain initié a dit : « Le çûfî est éternel », mais il n'a parlé ainsi que depuis que tous les mystères (lui) ont été dévoilés et que tous les doutes ou superstitions ont été dispersés. Cependant, cette immense pensée ne peut convenir qu'à celui dont l'âme est plus vaste que les deux mondes. Quant à celui dont l'âme n'est qu'aussi grande que les deux mondes, elle ne lui convient pas (1). Car, en vérité, cette pensée est plus grande que le monde sensible et le monde hypersensible, tous les deux pris ensemble.

Enfin, sache que « Celui qui voit » et « Ce qui est vu », que « Celui qui fait exister » et « Ce qui existe », que « Celui qui connaît » et « Ce qui est connu », que « Celui qui crée », et « Ce qui est créé », que « Celui qui atteint par la compréhension » et « Ce qui est compris » sont tous Le-même. Il voit Son existence par Son existence, Il la connaît par elle-même et Il l'atteint par elle-même, sans aucune spécification, en dehors des conditions ou formes ordinaires de la compréhension, de la vision ou du savoir. Comme Son existence est inconditionnée, Sa vision de Lui-même, Son intelligence de Lui-même et Sa science de Lui-même sont également inconditionnées.

Si quelqu'un demande : « Comment regardez-vous ce qui est repoussant ou attrayant ? si tu vois par exemple une saleté ou une charogne, est-ce que tu dis que c'est Allah ? », la réponse est : Allah est sublime et pur, Il ne peut être ces choses. Nous parlons avec celui qui ne voit pas une charogne comme une charogne ou une ordure comme une ordure. Nous parlons aux voyants, et non aux aveugles. Celui qui ne se connaît pas est un aveugle, né aveugle. Avant que cesse son aveuglement, naturel ou acquis, il ne peut comprendre ce que nous voulons dire. Notre discours est avec Allah, et non avec autre que Lui, ou avec des aveugles-nés. Celui qui est arrivé à la station spirituelle qu'il est nécessaire d'avoir atteint pour comprendre, celui-là sait qu'il n'y a rien qui existe, hormis Allah. Notre discours est avec celui qui cherche avec ferme intention et parfaite sincérité à connaître son « proprium » (au nom) de la connaissance d'Allah — qu'Il soit exalté — lequel, en son cœur, garde en tout sa fraîcheur *la forme* (2) dans sa demande et dans son

---

(1) Dans le texte : Cette bouchée est pour celui dont le gosier est plus large que les deux mondes. Elle ne convient pas à celui dont le gosier n'est qu'aussi grand que les deux mondes.

(2) *Çurah*, la forme, l'image. J'ai préféré la forme : 1° pour éviter l'anthropomorphisme autant que possible : 2° parce que la forme, voire même la

désir d'arriver à Allah. Notre discours n'est pas adressé à ceux qui n'ont ni intention ni but.

Si quelqu'un objecte : « Allah — qu'Il soit béni et saint — a dit : Les regards ne peuvent L'atteindre, mais Lui, Il atteint les regards (1) ; toi, tu dis le contraire ; où est la vérité ? », la réponse est : Tout ce que nous avons dit revient à la parole divine : Les regards ne peuvent L'atteindre, c'est-à-dire ni personne, ni les regards de qui que ce soit ne peuvent L'atteindre. Si tu dis qu'il y a dans ce qui existe un autre que Lui, tu dois convenir que cet autre que Lui puisse L'atteindre. Or, (dans cette partie de Sa parole arabe) : « les regards ne peuvent L'atteindre », Allah avertit (le croyant) qu'il n'y a pas un autre que Lui. Je veux dire qu'un autre que Lui ne peut L'atteindre, mais celui qui L'atteint, c'est Lui, Allah, Lui et aucun autre. Lui seul atteint et comprend Sa véritable « nature intime » (*Ed-dât*), pas un autre. Les regards ne L'atteignent pas, car ils ne sont autre chose que Son existence (2).

A propos de celui qui dit que les regards ne peuvent l'atteindre, car ils sont créés, et le créé ne peut atteindre l'incréé ou l'éternel, nous disons que cet homme ne connaît pas encore son « proprium » (3). Il n'y a rien, absolument rien, regards ou autres choses, qui existent hormis Lui, mais Il comprend Sa propre existence sans (toutefois) que cette compréhension existe d'une façon quelconque.

(Vers :) « J'ai connu mon Seigneur par mon Seigneur sans confusion ni doute. — Ma « nature intime » (*dât*) est la Sienne, réellement, sans manque ni défaut. — Entre nous deux il n'y a aucun devenir (4), et mon âme est le lieu où le monde occulte se manifeste. — Depuis que je connus mon âme sans mélange ni trouble, — Je suis arrivé à l'union avec l'objet de mon amour sans qu'il y ait plus de distances entre nous, ni longues ni courtes. — Je reçois des grâces sans que rien descende d'en haut (vers moi), sans reproches, et même sans motifs. — Je n'ai pas effacé mon âme à cause de Lui, et elle n'a eu aucune durée temporelle pour être détruite après (5).

---

formule, a une importance beaucoup plus grande et tient une place plus élevée en l'Islam qu'ailleurs. Je me propose de développer ce sujet plus tard.

(1) Qorân, ch. VI, v. 103.

(2) A un certain point de vue, qui cependant n'est pas le nôtre, on pourrait dire que c'est la matière qui prend conscience d'elle-même. Un athée qui n'est pas un cynique est, en général, assez bien préparé pour comprendre la métaphysique de l'Islam.

(3) Variante : «..... est loin de connaître.... ».

(4) Donc pas de transsubstantiation, d'incarnation, etc. Variantes : *Hijrân* = évasion, émigration ; *Haïrân* = étonnement, etc.

(5) Plusieurs variantes, plus obscures les unes que les autres, surtout à cause du mauvais état des manuscrits qui rend la lecture incertaine. Quelques manuscrits ont même un verset de plus qui commence : *Wa niltu* = je suis arrivé. Le reste est illisible.

Si quelqu'un demande : « Tu affirmes l'existence d'Allah et tu nies l'existence de quoi que ce soit (hormis Lui) ; que sont donc ces choses que nous voyons ? », la réponse est : Ces discussions s'adressent à celui qui ne voit rien hormis Allah. Quant à celui qui voit quelque chose hormis Allah, nous n'avons rien avec lui, ni question ni réponse, car il ne voit que ce qu'il voit : tandis que celui qui connaît son « proprium » ne voit pas autre chose qu'Allah (en tout ce qu'il voit). Celui qui ne connaît pas son « proprium » ne voit pas Allah, car tout récipient ne laisse filtrer que de son contenu. — Nous nous sommes déjà beaucoup étendu sur notre sujet. Aller plus loin serait inutile, car celui qui n'est point fait pour voir ne verra pas davantage (au moyen de nos efforts). Il ne comprendra pas et ne pourra atteindre la vérité. Celui qui peut voir, voit, comprend et atteint la vérité (d'après ce que nous avons dit). A celui qui est (hyperconsciemment) arrivé, il suffit d'une légère indication pour qu'à cette lumière il puisse trouver la vraie Voie, marcher avec toute son énergie et arriver au but de son désir, avec la grâce d'Allah.

Qu'Allah nous prépare à ce qu'Il aime et agrée en fait de paroles, d'actes, de science, d'intelligence, de lumière et de vraie direction. Il peut tout, et Il répond à toute prière par la juste réponse. Il n'y a de moyen ou de pouvoir qu'auprès d'Allah, le Très-Haut, l'Immense. Qu'Il prie sur la meilleure de Ses créatures, sur le Prophète ainsi que sur tous les membres de sa famille. Amen.

Traducteur :
Abdul-Hâdi.

LES NÉO-SPIRITUALISTES

Dès le début de la publication de notre Revue (1), nous avons répudié très nettement, car il nous importait tout particulièrement de ne laisser subsister à ce sujet aucune équivoque dans l'esprit de nos lecteurs, nous avons, disons-nous, répudié toute solidarité avec les différentes écoles dites spiritualistes, qu'il s'agisse des occultistes, des théosophistes, des spirites, ou de tout autre groupement plus ou moins similaire. En effet, toutes ces opinions, que l'on peut réunir sous la dénomination commune de « néo-spiritualistes » (2), n'ont pas plus de rapports avec la Métaphysique, qui seule

(1) Voir *La Gnose et les Écoles spiritualistes*, 1re année, n° 2.

(2) Il faut avoir soin de bien distinguer ce néo-spiritualisme du spiritualisme dit classique ou éclectique, doctrine fort peu intéressante sans doute,

nous intéresse, que n'en peuvent avoir les diverses écoles scientifiques ou philosophiques de l'Occident moderne (1) ; et elles présentent en outre, en vertu de leurs prétentions injustifiées et peu raisonnables, le grave inconvénient de pouvoir créer, chez les gens insuffisamment informés, des confusions extrêmement regrettables, n'aboutissant à rien moins qu'à faire rejaillir sur d'autres, dont nous sommes, quelque chose du discrédit qui devrait les atteindre seules, et fort légitimement, auprès de tous les hommes sérieux.

C'est pourquoi nous estimons n'avoir aucun ménagement à garder vis-à-vis des théories en question, d'autant plus que, si nous le faisions, nous sommes certain que leurs représentants plus ou moins autorisés, loin d'agir de même à notre égard, ne nous en seraient nullement reconnaissants, et ne nous en témoigneraient pas moins d'hostilité ; ce serait donc, de notre part, une pure faiblesse qui ne nous serait d'aucun profit, bien au contraire, et que pourraient toujours nous reprocher ceux qui connaissent là-dessus nos véritables sentiments. Nous n'hésitons donc pas à déclarer que nous considérons toutes ces théories néo-spiritualistes, dans leur ensemble, comme non moins fausses dans leur principe même et nuisibles pour la mentalité publique que l'est à nos yeux, ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment (2), la tendance moderniste, sous quelque forme et en quelque domaine qu'elle se manifeste (3).

En effet, s'il est un point au moins sur lequel le Catholicisme, dans son orientation actuelle, a toutes nos sympathies, c'est bien en ce qui concerne sa lutte contre le modernisme. Il paraît se préoccuper beaucoup moins du néo-spiritualisme, qui, il est vrai, a peut-être pris une moins grande et moins rapide extension, et qui d'ailleurs se tient plutôt en dehors de lui et sur un autre terrain, de telle sorte que le Catholicisme ne peut guère faire autre chose que d'en signaler les dangers à ceux de ses fidèles qui risqueraient de se laisser séduire par des doctrines de ce genre. Mais, si quelqu'un, se plaçant en dehors de toute préoccupation confessionnelle, et par conséquent dans un champ d'action beaucoup plus étendu, trouvait un moyen pratique d'arrêter la diffusion de tant de divagations et d'insanités plus ou moins habilement présentées, suivant qu'elles le sont par des hommes de mauvaise foi ou par de simples imbéciles, et qui, dans l'un et l'autre cas, ont déjà contribué à détraquer irrémédiablement un si grand nombre d'individus, nous estimons que celui-là accomplirait, en ce faisant, une véritable œuvre

---

et de nulle valeur au point de vue métaphysique, mais qui du moins ne se donnait que pour un système philosophique comme les autres ; tout superficiel, il dut précisément son succès à ce manque même de profondeur, qui le rendait surtout fort commode pour l'enseignement universitaire.

(1) Voir *A nos Lecteurs*, 1re année, no 5.

(2) Voir *Ce que nous ne sommes pas*, 2e année, no 1.

(3) Voir aussi *L'Orthodoxie Maçonnique*, 1re année, no 6.

de salubrité mentale, et rendrait un éminent service à une fraction considérable de l'humanité occidentale actuelle (1).

Tel ne peut être notre rôle, à nous qui, par principe, nous interdisons formellement toute polémique, et nous tenons à l'écart de toute action extérieure et de toute lutte de partis. Cependant, sans sortir du domaine strictement intellectuel, nous pouvons, lorsque l'occasion s'en présente à nous, montrer l'absurdité de certaines doctrines ou de certaines croyances, et parfois souligner certaines déclarations des spiritualistes eux-mêmes, pour montrer le parti qu'on en peut tirer contre leurs propres affirmations doctrinales, car la logique n'est pas toujours leur fait, et l'incohérence est chez eux un défaut assez répandu, visible pour tous ceux qui ne se laissent pas prendre aux mots plus ou moins pompeux, aux phrases plus ou moins déclamatoires, qui bien souvent ne recouvrent que le vide de la pensée. C'est dans le but que nous venons d'indiquer que nous ouvrons aujourd'hui la présente rubrique, nous réservant de la reprendre toutes les fois que nous le jugerons à propos, et souhaitant que nos remarques, faites au hasard des lectures et des recherches qui attireront incidemment notre attention sur les théories incriminées, puissent, s'il en est temps encore, ouvrir les yeux des personnes de bonne foi qui se sont égarées parmi les néo-spiritualistes, et dont quelques-unes au moins seraient peut-être dignes d'un meilleur sort.

∴

Déjà, à maintes reprises, nous avons déclaré que nous rejetons absolument les hypothèses fondamentales du spiritisme, à savoir la réincarnation (2), la possibilité de communiquer avec les morts par des moyens matériels (3), et la prétendue démonstration expérimentale de l'immortalité humaine (4). D'ailleurs, ces théories ne sont pas propres aux seuls spirites, et, en particulier, la croyance à la réincarnation est partagée par la majorité d'entre eux (5) avec les théosophistes et un grand nombre d'occultistes de

(1) En cette époque où pullulent les associations de tout genre et les ligues contre tous les fléaux réels ou supposés, on pourrait peut-être suggérer, par exemple, l'idée d'une « Ligue antioccultiste », qui ferait simplement appel à toutes les personnes de bon sens, sans aucune distinction de partis ou d'opinions.

(2) Voir notamment *Le Démiurge*, 1re année, no 3, p. 47, et *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, no 3, p. 94, note 1.

(3) Voir *La Gnose et les Écoles spiritualistes*, 1re année, no 2, p. 20.

(4) Voir *A propos du Grand Architecte de l'Univers*, 2e année, no 7, p. 196, note 1.

(5) On sait que, cependant, la plupart des spirites américains font exception et ne sont pas réincarnationnistes.

différentes catégories. Nous ne pouvons rien admettre de ces doctrines, car elles sont formellement contraires aux principes les plus élémentaires de la Métaphysique ; de plus, et pour cette raison même, elles sont nettement antitraditionnelles ; du reste, elles n'ont été inventées que dans le cours du XIXe siècle, bien que leurs partisans s'efforcent par tous les moyens possibles, en torturant et dénaturant des textes, de faire croire qu'elles remontent à la plus haute antiquité. Ils emploient pour cela les arguments les plus extraordinaires et les plus inattendus : c'est ainsi que nous avons vu tout récemment, dans une revue que nous aurons la charité de ne pas nommer, le dogme catholique de la « résurrection de la chair » interprété dans un sens réincarnationniste ; et encore c'est un prêtre, sans doute fortement suspect d'hétérodoxie, qui ose soutenir de pareilles affirmations ! Il est vrai que la réincarnation n'a jamais été condamnée explicitement par l'Église Catholique, et certains occultistes le font remarquer à tout propos avec une évidente satisfaction ; mais ils ne paraissent pas se douter que, s'il en est ainsi, c'est tout simplement parce qu'il n'était pas même possible de soupçonner qu'il viendrait un jour où l'on imaginerait une telle folie. Quant à la « résurrection de la chair », ce n'est, en réalité, qu'une façon fautive de désigner la « résurrection des morts », qui, ésotériquement (1), peut correspondre à ce que l'être qui réalise en soi l'Homme Universel retrouve, dans sa totalité, les états qui étaient considérés comme passés par rapport à son état actuel, mais qui sont éternellement présents dans la « permanente actualité de l'être extra-temporel » (2).

Dans un autre article de la même revue, nous avons relevé un aveu involontaire, voire même tout à fait inconscient, qui est assez amusant pour mériter d'être signalé en passant. Un spiritualiste déclare que « la vérité est dans le rapport exact du contingent à l'absolu » ; or ce rapport, étant celui du fini à l'infini, ne peut être que rigoureusement égal à zéro ; tirez vous-mêmes la conclusion, et voyez si après cela il subsiste encore quelque chose de cette prétendue « vérité spiritualiste », qu'on nous présente comme une future « évidence expérimentale » ! Pauvre « enfant humain » (*sic*) (3), « psycho-intellectuel », qu'on veut « alimenter » avec une telle vérité (?), et à qui l'on veut faire croire qu'il est « fait pour la connaître, l'aimer et la servir », fidèle imitation de ce que le catéchisme catholique enseigne à l'égard de son Dieu anthropomorphe ! Comme cet « enseignement spiritualiste » paraît, dans l'intention de ses promoteurs, se proposer surtout un but sentimental et moral, nous nous demandons si c'est bien la peine de vouloir, aux vieilles religions qui, malgré tous leurs défauts, avaient du moins une valeur incon-

---

(1) Bien entendu, cette interprétation ésotérique n'a rien de commun avec la doctrine catholique actuelle, purement exotérique ; à ce sujet, voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, no 5, p. 149, note 4.

(2) Voir *Pages dédiées à Mercure*, 2e année, no 1, p. 35, et no 2, p. 66.

(3) L'auteur a soin de nous avertir que « ce n'est pas un pléonasme » ; alors, nous nous demandons ce que cela peut bien être.

testable à ce point de vue relatif (1), substituer des conceptions bizarres qui ne les remplaceront avantageusement sous aucun rapport, et qui, surtout, seront parfaitement incapables de remplir le rôle social auquel elles prétendent.

(*A suivre.*) T PALINGÉNIUS.

(1) Voir *La Religion et les religions*, 1re année, no 10, p. 221.

COMMENTAIRES SUR LE TABLEAU NATUREL DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

(*Suite*)

VII

Avec le chapitre VII, le Phil... Inc... entre dans quelques considérations nouvelles sur la chute de l'homme, son « incorporisation » et les lois auxquelles il est assujetti dans sa prison matérielle.

Dès le début se trouve énoncée la loi universelle de l'analogie : « De même que le corps qui nous asservit est un extrait de tous les fluides, feux, liqueurs et autres substances de l'individu corporel qui l'a engendré, de même les chaînes du premier homme coupable furent composées de l'extrait de toutes les parties du Grand Monde ; ce qui fait que, secondairement à lui, nous pouvons regarder notre corps comme étant aussi une image de cet Univers matériel. » Tel est, en effet, le rapport du *Microcosme*, ou de l'Homme, avec le *Macrocosme*, ou l'Univers. C'est donc en étudiant la constitution de l'homme et les lois qui le régissent que nous pourrons, par analogie, nous faire une idée de la constitution de l'Univers et des lois auxquelles ce dernier est également assujetti. Et c'est justement par cette étude que nous pourrons nous rendre compte de l'abîme immense qui nous sépare, dans notre état actuel, de notre Principe originel. Cette étude sera développée tout au long, par la suite, dans le *Tableau Naturel*.

Voici quelques éclaircissements sur la chute : « L'homme n'avait reçu l'Être que pour exercer son action sur l'universalité des choses temporelles, et il n'a voulu l'exercer que sur une partie ; il devait agir pour l'intellectuel contre le sensible, et il a voulu agir pour le sensible contre l'intellectuel ; enfin, il devait régner sur l'Univers, mais, au lieu de veiller à la conservation de son Empire, il l'a dégradé lui-même, et l'Univers s'est écroulé sur l'Être puissant qui devait l'administrer et le soutenir.

« Par une suite de cette chute, toutes les *vertus* sensibles de l'Univers, qui devaient agir d'une manière subordonnée à l'homme dans la circonférence temporelle, ont agi en confusion sur lui et l'ont comprimé avec toute leur force et toute leur puissance. Au contraire, toutes les *vertus* intellec-

tuelles avec lesquelles il devait agir de concert, et qui devaient lui présenter une unité d'action, se sont trouvées partagées pour lui, séparées de lui, et se sont renfermées chacune dans leur sphère et dans leur région, de façon que ce qui était simple et un pour lui est devenu multiple et subdivisé : ce qui était subdivisé et multiple s'est congloméré et l'a écrasé de son poids, c'est-à-dire que, pour lui, le sensible a pris la place de l'intellectuel, et l'intellectuel celle du sensible. »

Tout ceci est d'une extrême clarté et n'a point besoin de commentaire ; c'est le processus du passage de l'unité à la multiplicité, de l'esprit à la matière, comme nous l'avons déjà dit, et que Saint-Martin désigne sous le nom de « chute ».

L'instrument principal de la réintégration sera la volonté, « qui est, en quelque sorte, le sang de l'homme intellectuel et de tout être libre, et l'agent par lequel ils peuvent effacer en eux et autour d'eux les traces de l'erreur et du crime ». L'homme devra donc travailler à la revivification de cette volonté, mais sanctifiée, toujours orientée vers l'harmonie universelle, car la véritable origine du mal n'est pas autre chose que la dépravation de la volonté de l'être ou du principe devenu mauvais (1).

« Il y aurait ici à présenter de nouveaux rapports très exacts entre l'incorporisation matérielle de l'homme particulier et celle de l'homme général ; et l'on pourrait, en suivant les lois de la génération dans tout son cours, s'instruire d'une manière positive sur la punition du premier coupable, sur le temps qu'il a séjourné dans sa première prison, sur le moment fixe où il en est sorti. On pourrait découvrir l'origine de l'Univers même, et l'action des agents de toutes les classes, en y voyant opérer tous les nombres ; on y apprendrait la différence de la division régulière du cercle d'avec sa division irrégulière ; pourquoi la grosseur du placenta est en raison inverse de l'accroissement du fœtus ; pourquoi les mouvements de ce fœtus ne sont jamais sensibles avant le terme de trois mois, ni plus tard que celui de six ; pourquoi il prend d'abord dans le sein de sa mère une forme sphérique... ; enfin pourquoi il a tant de penchant au sommeil après sa naissance.

« Mais, pour faire les rapprochements de ces faits à leurs types, il faut être habitué à un genre d'observations peu connu de la plupart des lecteurs, et dont ils ne sentiraient pas les résultats, dès qu'ils n'en possèdent pas les bases. »

Quoi qu'il en soit, essayons d'y apporter quelques éclaircissements.

Les nombres, en effet, régissent tout ce qui existe ; c'est par eux que se fait le passage de l'esprit à la matière, de l'unité à la multiplicité. Le nombre est le symbole de l'idée, et chaque être est signé par un nombre particulier. C'est pourquoi l'étude si complexe de la philosophie des nombres est d'une importance capitale, et on sait tout le cas qu'en fait le Phil... Inc..., qui a même laissé un traité malheureusement inachevé sur ce sujet.

---

(1) Cette question se trouve développée dans le chap. I *des Erreurs et de la Vérité.*

Pour la différence de la division régulière du cercle (360°) avec sa division irrégulière, on trouvera des explications très claires sur ce point dans l'ouvrage cité ci-dessus (chap. VI); il en a été parlé également dans l'étude sur l'Archéomètre (1).

Quant à ce qui est de la génération et du développement du fœtus, on sait que le placenta est l'organe, ou plutôt le lieu où s'effectuent les échanges entre la mère et l'enfant; le fœtus prend, dans le placenta, les matériaux nécessaires à son développement; or, ce milieu vital primitif (par rapport à l'être humain) disparaît au fur et à mesure de l'accroissement du fœtus, jusqu'au moment où celui-ci se sera assimilé, pendant sa gestation novénaire (toujours le nombre 9, symbolisant la matière), les éléments vitaux qui lui étaient nécessaires. Si ce fœtus prend d'abord une forme sphérique, c'est encore pour symboliser la circonférence des choses temporelles, qui représente le novénaire, le monde de la matière et de la multiplicité dans lequel l'homme fut plongé par suite de sa chute (passage du 4 au 9), de sa libre séparation d'avec l'unité. Quant à son penchant au sommeil, après sa naissance, il est la conséquence naturelle de la venue sur le plan physique, qui constitue un véritable engourdissement pour la partie *inférieure* de l'être qui en est l'objet.

Après avoir retracé le triste tableau des souffrances et des pérégrinations par lesquelles l'homme doit passer durant le cours de son évolution (ou plutôt de sa réintégration), et qui seront d'autant plus pénibles qu'il sera plus attaché à la matière, le Phil... Inc... ajoute : « Ce qui rend ces travaux si imposants, c'est que, si l'homme laisse écouler en vain le nombre de temps accordé pour les accomplir, il lui faut un second nombre de temps plus considérable, plus pénible que le premier, attendu qu'il a alors la première et la seconde force à acquérir. Si, pendant ce nombre de temps, ce malheureux homme ne remplit pas mieux sa tâche qu'il ne l'a fait dans le premier, il en faut nécessairement un troisième encore plus rigoureux que les deux autres, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer d'autres termes à ses maux que ceux qu'il leur fixera lui-même, en sacrifiant toutes les *vertus* qui sont en lui. »

Ce dernier passage est encore un de ceux dans lesquels certains pourraient trouver quelque argument en faveur de leurs théories réincarnationnistes, quoique, nous le répétons, cette idée n'ait jamais été émise par Saint-Martin. Le moindre doute à ce sujet serait d'ailleurs dissipé par ce qui suit : « Cette œuvre, l'homme n'a que le moment de sa vie corporelle pour la déterminer, car la vie terrestre est la matrice de l'homme futur ; et, de même que les êtres corporels apportent et conservent sur cette Terre la forme, le sexe et les autres signes qu'ils ont puisés dans le sein de leur mère, de même l'homme portera, *dans une autre Terre*, le plan, la structure, la manière d'être qu'il se sera fixée lui-même ici-bas. »

(*A suivre.*)

MARNÈS, S∴ I∴

(1) Voir *La Gnose*, 1re année, n° 11, pp. 240 et suivantes.

DISSERTATION SUR LE RYTHME ET LA PROSODIE
DES ANCIENS ET DES MODERNES

par

FABRE D'OLIVET

(*Suite*)

Lorsqu'on a dit d'une langue quelconque, et particulièrement de la française, qu'elle n'était pas rythmique, ou l'on a parlé sans réflexion, comme il arrive volontiers dans les choses dont on n'a point assez considéré les principes, ou l'on a parlé par une sorte de figure qui fait qu'on emploie un mot au lieu d'un autre, afin de remplacer par une idée connue une idée qui ne l'était pas ; en sorte que l'on a pu dire, suivant l'occasion et le sens qu'on y attachait, une chose fausse ou une chose vraie. Je vais m'expliquer : La langue française n'est pas rythmique, sans doute, si on la considère dans son état actuel et relativement au rythme grec ou latin auquel elle est absolument étrangère ; mais cette langue est rythmique si on la considère dans son état éventuel et relativement à un rythme propre et inhérent. Ainsi l'on ne peut dire, sans erreur, qu'elle n'est point rythmique dans ce dernier cas, qu'autant qu'on n'entendrait parler que du moment actuel ; car toute langue est rythmique lorsq u moment est venu de recevoir son rythme, comme toute plante est fertile lorsque le temps et la saison en ont développé les principes générateurs. Une langue ne peut même être que cela par sa destination originelle. Le rythme est un des fruits nécessaires de sa perfection, et si, par des événements quelconques, elle est arrêtée dans son développement, elle meurt stérile comme une plante que les vents orageux ont flétrie dans sa fleur. Cet accident est commun sans doute, mais son effet particulier ne détruit pas le principe universel. Tous les glands ne produisent pas des chênes, mais tous en peuvent produire, et tous les chênes en viennent.

Le rythme développé est la marque certaine qu'un idiome arrive à sa perfection, et forme une véritable langue capable de donner naissance à d'autres idiomes. Les anciens le savaient ; ils avaient reçu une tradition trop étendue pour avoir méconnu cette vérité première. Aussi disaient-ils, par métaphore, en parlant d'une chose accomplie et parfaite dans son genre, qu'elle avait tous ses nombres, comme nous dirions toute son harmonie, toute sa cadence, tous ses pieds rythmiques. Marc-Aurèle et Stobée nous ont conservé l'axiome grec (1), dont Cicéron et Sénèque avaient déjà transporté le sens en latin, en disant dans les mêmes termes (2), le premier

---

(1) M. Aurel., L. III. Stobœus, *in Physicis excerptis*.

(2) Cicer., *in* III *De offic.* : « Illud autem officium quod rectum appellant

pour donner l'idée d'un devoir exactement et dignement rempli, et le second pour peindre la vérité et la vertu absolues, auxquelles on ne peut rien ajouter, que ces choses avaient tous leurs nombres, toutes leurs mesures poétiques et musicales.

Après avoir posé ce premier point d'appui dans notre recherche, savoir : que toute langue est rythmique, c'est-à-dire apte à recevoir son rythme, nous devons en poser un second qui n'est pas moins important : c'est que le rythme et la prosodie sont deux choses différentes. Ne craignons pas d'examiner et de déterminer *a priori* en quoi consiste cette différence ; l'expérience, en éclairant notre examen, lui donnera bientôt la force d'une démonstration.

Le principe du rythme, selon tous les anciens qui en ont traité, est dans le mouvement ; celui de la prosodie dans l'accent. Le premier est le résultat de l'action ; le second celui de la passion. L'un est soumis à des lois fixes, invariables ; l'autre fluctue et se modifie sans cesse, non seulement dans l'ensemble d'un idiome, par une suite des révolutions qu'éprouve le peuple en général, mais dans ses moindres détails, par un effet instantané des divers sentiments qui agitent chaque individu. Le rythme, dit Bacchius, est une mesure de temps faite par le mouvement (1) ; il consiste, dit Aristide-Quintillien, en des temps ordonnés selon des règles fixes, et produits par l'élévation et l'abaissement, le levé et le frappé de la mesure (2). La prosodie, moins déterminée que le rythme à cause de son essence même, donnait moins d'accès à une définition aussi franche ; c'est pourquoi Cicéron jugeait qu'il était plus difficile de prononcer un discours qu'une pièce de vers, par la raison, disait-il, que, les vers étant construits d'après une loi certaine et définie, on ne pouvait se dispenser de la suivre (3) ; tandis que l'accent, duquel dépendait toute la prosodie, n'étant, selon le même orateur, qu'une sorte de chant attaché à la parole, beaucoup plus obscur et par conséquent moins déterminé, tenait plus à la sensibilité de l'organisation, et peignait plus expressément la manière dont celui qui parlait était affecté (4).

---

perfectum atque absolutum est ; et, ut iidem dicunt, omnes numeros habet. »

Senec., Epist. 71 : « Quomodo veritas non crescit, sic nec virtus quidem ; habet suos numeros, plena est. »

(1) Apud Meimobium, p. 22.

(2) Apud Meimobium, p. 31. Aristide-Quintillien appelle cette élévation et cet abaissement, qui constituent le levé et le frappé de la mesure rythmique, ἄρσις καὶ θέσις, c'est-à-dire ce qui quitte le point fondamental, et ce qui y ramène.

(3) « Quo etiam difficilius est oratione uti quam versibus, quod illis quidem certa et definita lex est, quam sequi sit necesse. »

(4) « Accentus est etiam in dicendo cantus obscurior »...... « Vocis mutationes totidem sunt quot animorum. » (*De orat.*)

Il est certain, comme l'a fort bien remarqué le président Desbrosses (1), que l'accent prosodique, tout à fait distinct du ton musical, appartient en entier au son de la voix parlée : c'est une espèce d'articulation mitoyenne entre la parole tout unie et le chant mesuré. Ses réflexions aiguës ou graves, glissées ou appuyées, qu'on a mal à propos appelées brèves ou longues, sont presque toutes irrationnelles relativement au temps ; elles ne deviennent appréciables et mesurées qu'au moyen du ton musical qui seul y manifeste le rythme. Car, que le principe du rythme consiste, comme je l'ai dit, dans le mouvement, et dépende par conséquent de la mesure des temps, réglée par la musique, ce sont des choses qui se prouvent jusqu'à l'évidence par les textes des anciens ; non seulement ceux d'Aristide-Quintilien et de Bacchius, que j'ai cités, y sont formels, mais on en possède plusieurs autres qui ne souffrent pas la moindre difficulté. Je me bornerai, pour éviter les longueurs, à rappeler celui du célèbre Quintilien, le plus judicieux critique de son siècle, qui, ne traitant pas de la musique comme les deux autres écrivains et restant libre de ses sentiments, n'en affirme pas moins que la grammaire serait imparfaite et qu'on ne pourrait rien dire de la mesure poétique et du rythme si l'on n'avait pas une connaissance entière de la musique (2). Et en effet, si, comme il n'y a pas de doute, le ton musical entrait dans la poésie comme partie intégrante, pour en régler le rythme, on ne pourrait jamais séparer l'étude de ces deux choses, ni parvenir à la connaissance de la poésie sans avoir acquis celle de la musique. C'est ce qu'a parfaitement senti un auteur moderne qui, écrivant sur cet objet un livre rempli d'érudition, s'est appuyé du sentiment de Quintilien pour assurer que ce n'est que dans la musique, et non ailleurs, qu'il faut chercher le rythme (3). Or c'est précisément cette nécessité de remonter jusqu'à la musique et de faire intervenir le ton musical dans le rythme, pour en déterminer le mouvement, qui fonde en raison la différence que j'ai précédemment établie et dont l'expérience va maintenant nous donner les preuves de fait.

(*A suivre*).

---

(1) *Mécanisme du Langage*. Ch. IV, § 50.

(2) « . . . . . . tum nec citra musicen grammatice potest esse perfecta, cum de metris rythmisque dicendum est. » (L. 1, c. 4, p. 32.)

(3) Le gén. de la Salette : *Considér. sur les divers syst. de musique*, t. II, p. 310.

ERRATA DU NUMÉRO 7.

Page 194, ligne 28, lire *faite*, au lieu de *faites*.
Page 197, ligne 39, lire *celles*, au lieu de *celle*.
Page 202, ligne 7 (titre), lire *des anciens et des modernes*, au lieu de *des anciens et modernes*.
Page 205, ligne 5, lire *Louis XIV*, au lieu de *Louis XVI*.
Page 205, ligne 12, lire *toutes*, au lieu de *toutés*.

Le Gérant : A. THOMAS

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

